

LA RACLEE

L'aube allait poindre, mais le quartier de Tchinarli, encore plongé dans les étreintes de la nuit, dormait paisiblement. Même la vieille corneille qui était toujours la première à saluer le jour levant, sommeillait, les plumes hérissées, dans le feuillage touffu du vieux platane. Elle n'avait pas encore sorti sa tête de sous ses ailes.

A cette heure-là, Ummu, la femme de Moussa, était réveillée depuis longtemps. S'efforçant de ne pas déranger son mari, elle sortit avec précaution de sous l'édredon, tira la couverture sur sa fille Sevim qui s'était découverte, lui caressa la joue, puis, retirant son vêtement de nuit, elle enfila ses robes éparses ça et là, raviva la mèche de la lampe à pétrole et passa dans la cuisine.

Avant que la sirène de l'usine ne fasse retentir sa clameur stridente qui ébranlait ciel et terre, il fallait allumer le foyer, faire bouillir l'eau du thé, ranger la maison, préparer la table du déjeuner, la cantine de Moussa, remplir l'aiguière à ablution de la vieille grand-mère. Moussa – que Dieu le garde – avait mauvais caractère ; si Ummu tardait tant soit peu dans sa besogne, les coups pleuvaient.

Mais il faut être juste ; il y a ce monde et il y a l'autre. Dans ce vaste quartier, Moussa était-il le seul à rosser sa femme ? A Tchinarli, depuis les contremaîtres jusqu'aux ouvriers, tous les hommes rossaient leurs femmes, c'était bien normal. Chaque mois, il trouvait quelque chose pour leur saper le moral, ce comptable de l'usine. Ou bien il rabattait sur les primes, ou bien il trouvait un prétexte pour carotter sur le salaire journalier. Comment se faisait-il que ces rudes gaillards n'arrivaient pas à tenir tête à ce vieillard repoussant ? Si encore il ne s'agissait que de cela, mais en plus, ils en avaient peur, et ils n'en éprouvaient aucune honte. Ummu n'arrivait pas à comprendre.

Ce jour-là, Ummu se leva plus tôt que d'habitude. Elle alluma les lampes. Toute la nuit, elle n'avait pas pu fermer l'œil. Craignant de réveiller son mari, elle était restée couchée sans se retourner, elle en avait les hanches toutes endolories. A force de penser, sa tête allait éclater. La veille, Moussa était rentré plus hargneux que d'habitude, elle n'avait pas osé lui dire que sa sœur Zehra avait quitté le foyer conjugal et s'était réfugiée chez eux. Comment lui dire ? Par quel côté le prendre ? Tout ce qu'avait prédit Moussa était arrivé. Si seulement cette tête de mule avait

écouté ses sages conseils. « Ce bon à rien n'a pas l'étoffe d'un mari. Reste donc où tu es, connais ton bonheur », avait dit son mari. Il l'avait bien dit, mais qui l'avait écouté ? Et en plus, elle lui avait tenu tête...

« Vous voulez me faire rester ici pour laver les couches sales de vos gosses. Mais je ne vous écouterai pas. Même si le monde entier se dressait contre nous, vous n'arriverez pas à me séparer de mon Mourad ! » avait-elle répondu. Moussa s'était fâché, il avait mis Zehra à la porte :

« Va-t-en au diable ! Va donc nettoyer la queue de ce chien d'ivrogne ! Mais je te préviens, ne remets plus le pied ici. Même si tu le regrettais, je te romprai les os si tu reviens chez moi », avait-il dit.

Si seulement cette chienne enragée ne lui avait pas rétorqué :

« S'il le faut, j'irai plutôt servir les tziganes, mais je ne reviendrai pas chez vous ! »

Et voilà, une année ne s'était même pas écoulée qu'elle avait dû prendre la fuite, pieds nus. Mais la sœur aînée, c'est une demi-mère. Si tu ne viens pas chez moi, où donc iras-tu, misérable femme ? Maintenant, vas récolter ce que tu as semé ! Quelle tête feras-tu devant ton beau-frère ? S'il te rouait de coup, il aurait raison, cet homme.

Elle s'était depuis longtemps résignée aux coups de bâton. Si seulement le bâton pouvait lui faire passer sa colère et pardonner l'ignorance de sa belle-sœur, elle serait prête à l'embrasser avec respect, ce bâton. Fort heureusement, hier soir, le mari de Hatidja travaillait de nuit et elle avait pu laisser sa sœur chez eux. Mais après ? Hatidja était bien bonne, mais voudrait-elle voir la jeune petite Zehra se dandiner devant son mari ? Elle ne le voudrait pour rien au monde. Si j'étais à sa place, je ne le voudrais pas non plus.

Au moment où Ummu remplissait l'aiguière à ablution de la vieille grand-mère avec l'eau qu'elle venait de tirer du puits, la corneille, dans le platane, croassa de sa voix fêlée.

« Pauvre de moi !... ». Voilà maintenant cet oiseau de malheur qui ouvre son bec. Comme si cette corneille charognarde cherchait, avec sa voix fêlée, à se réveiller

elle-même. Avant que la corneille ne se mette à croasser, elle ne l'avait jamais entendue crier.

Prenant l'aiguière et la bassine, elle rentra dans la maison. Elle n'avait pas encore mis le thé à infuser. Elle alla prendre le paquet de thé dans l'armoire. Malédiction ! Elle avait oublié qu'elle avait prêté du thé, hier, à Kezban. Elle devait le rapporter dans la soirée, dès que son mari serait rentré du travail, elle ne l'avait pas fait. Voyez-vous ça ? Allait-elle donc être rossée à cause de cette garce de Kezban ? Les boutiques n'étaient pas ouvertes, elle ne pouvait pas aller en acheter.

Elle souleva le couvercle de la théière de fer blanc et regarda. Heureusement, elle n'avait pas jeté le thé de la veille. Elle déversa dans la théière l'eau qui bouillonnait dans la bouilloire sur le feu. Si elle le laissait un peu bouillir, le thé prendrait de la couleur. Elle remit sur le feu la bouilloire avec la théière. Puis, prenant l'aiguière et la bassine, elle alla réveiller la vieille grand-mère.

« Lève-toi, grand-mère... l'heure de la prière va passer. »

La vieille femme se redressa sur sa couche. Elle gratta ses cheveux teints au henné. Un œil restait fermé, l'autre s'ouvrait à demi.

– J'ai dormi comme si mon oreiller était rempli avec de la terre de cimetière, dit-elle. As-tu déjà réveillé Moussa ? Il ne faut pas qu'il soit en retard. »

– Qu'il dorme une demi-heure de plus, c'est toujours ça. Il reste debout toute la journée dans l'usine, quelle pitié...

Elles parlaient en chuchotant.

– Tu lui as dit ?

– Je n'ai pas pu, grand-mère. Il avait bu. Il était de mauvais poil. Nous le lui dirons pendant le déjeuner.

– Tu aurais mieux fait de le lui dire au lit. Au lit, les hommes sont plus coulants.

– Je n'ai pas pu. A peine couché, il s'est endormi. Et si c'était toi qui lui apprenais, grand-mère ?

La vieille grand-mère se releva en se tenant sur les reins.

– Où est le respect, de nos jours, ma fille ? Qui est-ce qui écoute père ou mère ? Et puis, Dieu me garde d'intervenir entre mari et femme. Arrange tes affaires toi-même.

Elle se leva et sortit dehors. Elle se dirigea vers les latrines.

Ummu secoua la tête et soupira. N'était-ce pas sa maison ? C'était bien entendu à elle de porter son fardeau.

Avant de réveiller Moussa, il fallait lever et habiller Sevim. Si la pauvre petite devait être réveillée par un coup de pied du père, son cœur se mettrait à battre et ses taches scrofuleuses réapparaîtraient.

Elle se pencha, caressa le visage de sa fille qui dormait la main sous la joue, et l'embrassa. Elle n'avait pas le cœur de la réveiller. N'est-ce pas un péché que de faire lever un petit bout d'enfant à l'heure où les djinns hantent encore les ténèbres ? Un enfant qui ne prend pas le sommeil du matin, a le teint pâle, tout le monde le sait. Que Dieu les punisse ! A-t-on idée de mettre l'école à la même heure que l'usine ? Le père à l'usine, la fille à l'école... que de soucis....

Tandis qu'elle embrassait la joue de Sevim, elle lui murmurait à l'oreille :

– Sevim, ma fille ! Lève-toi, réveille-toi. Avant d'aller à l'école, revois un peu tes leçons.

Sevim se retourna, mais ne se réveilla pas. Sa mère lui prit le visage entre les mains et le secoua.

– Allons, ma gentille petite fille. Ouvre tes yeux.

Sevim ouvrit enfin les yeux. Apercevant le visage plein d'amour de sa mère penché sur elle, elle l'entoura de ses bras. Elle embrasse ses joues et les leçons de la maîtresse tintèrent à son oreille. Comme si elle récitait sa leçon, elle dit :

– Bonjour maman !

– Bonjour, mais tu es nue. Tu vas prendre froid. Reste là, je vais apporter ta robe.

Sur sa robe, elle lui enfila une jaquette tricotée. Les coudes de la jaquette étaient usés, elle les avait rapiécés avec de la laine de couleur différente.

– Va maintenant te laver le visage.

Sevim sortit en courant.

La vieille grand-mère n'était pas encore sortie des latrines. L'air froid du dehors la faisant frissonner, la petite fille se mit à se balancer devant la porte.

– Sors donc, grand-mère.

– On ne peut même pas être tranquille ici ? Tu n'en crèveras pas. Attends un peu.

– Mais je suis pressée, grand-mère. Laisse-moi faire dans un petit coin.

Sans attendre la réponse, Sevim entrebailla la porte et entra. Elle s'accroupit sur un coin des latrines.

– Fillette, ne fais pas sur moi ! Je ne pourrai pas faire ma prière.

– N'aie pas peur grand-mère, je ne ferai pas sur toi.

Ce n'était pas leur première rencontre dans le petit coin. Chaque matin, l'aïeule et la petite fille s'y retrouvaient et s'accroupissaient côte à côte. Elles y tenaient toutes sortes de conversations.

Sevim demanda :

– Ma tante viendra-t-elle chez nous, grand-mère ?

– Si ton père veut bien, elle viendra.

– Pourquoi papa ne veut-il pas de ma tante, grand-mère ?

– Personne ne veut d'une femme que son mari a chassé.

– C'est son mari qui l'a chassée ma tante ?

– Il paraît.

- Mais ma tante n'a pas dit ça à la voisine, Hatidja. C'est elle qui n'en veut pas. Elle en avait assez d'être battue par mon oncle et elle s'est sauvée.
- Ton oncle n'est pas le seul à battre ta tante. Tous les hommes battent leurs femmes.
- Mais pourquoi, grand-mère ?
- Comment prouveraient-ils leur virilité s'ils ne les battaient pas ?
- Grand-père aussi te battait ?
- Il me battait bien sûr. Qu'il repose en paix, il me faisait craquer la peau de partout. Mais on dit qu'au Jour du Jugement, des roses pousseront là où ton mari t'aura frappée !
- Qu'est-ce que le Jour du Jugement, grand-mère ?
- On ne peut pas en parler ici, nous serions foudroyées !
- Dis-moi, grand-mère.
- Sortons, je te le dirai.

Elles se rhabillèrent et sortirent.

- Allons, raconte !
- Le Jour du Jugement, c'est l'autre monde. C'est le jour où les portes du Paradis et de l'Enfer s'ouvriront. C'est le jour où les actions de chacun seront pesées. On fera le compte des bonnes et des mauvaises actions. Ceux qui ont fait le mal iront en Enfer, ceux qui ont fait le bien iront au Paradis. Ceux qui iront en Enfer brûleront, ceux qui iront au Paradis mangeront, boiront et seront à leur aise.
- Toi, tu iras au Paradis, n'est-ce pas grand-mère ?
- Dieu seul le sait, si les anges ne m'ont pas inscrit de péchés...
- Et à qui les anges inscrivent-ils des péchés, grand-mère ?

– A ceux qui convoitent le bien ou la vie d’autrui, à ceux qui ne respectent pas le droit des orphelins. A ceux qui font souffrir leur prochain. Tous ceux qui font le mal, chaque péché est noté.

Sevim réfléchit un peu :

- Ceux qu’on dépouille, ceux qu’on a fait souffrir, ils iront au Paradis, grand-mère ?
- S’ils n’ont pas commis de péchés, bien sûr qu’ils iront au Paradis.

Sevim battit des mains :

– Alors toutes ces femmes battues, exploitées, elles iront toutes au Paradis, grand-mère. Toi, maman, moi, nous iront toutes au Paradis, quelle chance ! Nous aurons toujours à boire et à manger.

La sirène de l’usine coupa la parole de Sevim. C’était un bruit strident qui pénétrait le cerveau et assourdissait les oreilles. L’aïeule et sa petite fille s’agitèrent comme si c’était elles qui allaient au travail. L’inquiétude d’arriver à l’heure s’empara des cœurs de tous les habitants du quartier.

La maîtresse parcourait les rangs des enfants qui dessinaient. Elle essayait de trouver pour chacun une parole réconfortante. En s’approchant de Sevim, elle demanda :

– Et toi, qu’as-tu dessiné, Sevim ?

Sevim rougit, elle se coucha sur son dessin et ne voulut pas le montrer.

– Voyons, qu’est ce que nous avons dit ?

Elle se tourna vers la classe :

– Si nous n’avons rien fait de mal, que devons-nous faire, mes enfants ?

– Nous devons redresser nos poitrines et montrer à tout le monde ce que nous avons fait, maîtresse, répondit un garçonnet brun.

– Très bien, Fahri, dit la maîtresse.

Elle se tourna vers Sevim :

– Montre–moi donc ton dessin, Sevim.

Sevim se redressa de sur son dessin.

– C’est laid, maîtresse.

– Voyons... Qu’est–ce qu’il y a de laid ? Tu as dessiné de jolies femmes, avec de longs cheveux et de grands yeux. Il y a des eaux qui jaillissent d’un bassin.

Elle caressa la tête de Sevim.

– Dis–moi, qu’est ce que ça représente, Sevim ?

Sevim haussa les épaules et ne dit rien.

– C’est l’image du Paradis et de l’Enfer, Hodja, » dit un enfant aux cheveux coupés aux ciseaux, assis près de Sevim. La maîtresse gronda l’enfant qui venait de lui dire « Hodja ». Puis, elle regarda attentivement le dessin :

– C’est donc l’image du Paradis et de l’Enfer ?

Sevim doit « oui » avec sa tête. La maîtresse caressa le menton de la fillette :

– Bravo, Sevim, c’est bien dessiné... » Elle montra le côté droit du papier : « C’est sans doute là, le Paradis, n’est–ce pas ?

Sevim, qui avait repris confiance, dit :

– Oui, maîtresse.

– Pourquoi les branches de cet arbre ne sont–elles pas tournées comme les autres vers le haut, mais vers le bas, Sevim ?

– Maîtresse, au Paradis, on dit qu’il y a l’arbre Tuba. Ses racines sont tournées vers le ciel et ses branches vers la terre.

– Voyez–vous ça, elle en sait des choses ! Qui t’a appris ça ?

– C’est ma vieille grand–mère, maîtresse.

La maîtresse se pencha de nouveau vers le dessin.

– Ca, ça doit être l’Enfer, n’est-ce pas ? Il y a des flammes. Il y a des chaudrons qui bouillonnent.

Soudain, quelque chose attira l’attention de la maîtresse :

– Sevim, dans le Paradis, tu n’as dessiné que des femmes. Quant à ceux qui sont dans l’Enfer, ils portent tous des casquettes, ce sont donc tous des hommes. Pourquoi donc ?

Sevim se mordit l’index et baissa la tête. Elle ne répondit pas. La maîtresse lui prit le menton et lui releva le visage :

– Dis-moi à quoi tu pensais en faisant ce dessin ?

Le doux regard de la maîtresse fit fondre la timidité de Sevim :

– Ma grand-mère dit que ceux qui font du mal aux autres, iront en Enfer. Alors, les hommes iront en Enfer et les femmes au Paradis, n’est-ce pas, maîtresse ?

– Mais pourquoi, je ne comprends pas.

– Parce que les hommes de chez nous, ils n’arrêtent pas de battre leurs femmes, maîtresse. Ils leur font plein de misères. Ce matin encore, parce qu’elle avait recueilli chez nous ma tante qui en avait assez des râclées de mon oncle, papa a tellement battu ma pauvre maman, qu’elle saignait du nez.

Les sanglots étouffèrent la voix de la petite fille. Elle se coucha sur son pupitre.

La maîtresse soupira et secoua tristement la tête, elle caressa les cheveux de la petite Sevim, mais ne trouva rien à dire.